

86^e CONGRÈS

DE LA

Société Française d'Archéologie

Valence et Montélimar (Drôme)

30 Mai — 7 Juin 1923

Le Conseil de la Société avait décidé depuis longtemps de tenir le Congrès de 1923 dans la vallée du Rhône malgré les pronostics de quelques esprits chagrins qui prétendaient, sans motif bien sérieux, qu'un congrès rhodanien serait bien pâle après la brillante chevauchée des bords du Rhin l'année dernière, suppositions mal fondées d'ailleurs, car nous nous trouvions réunis à Valence au nombre de plus de 130, dont environ 50 dames et jeunes filles, toujours pleines d'entrain.

Pour continuer les traditions, j'avais devancé l'appel de trois jours, afin de faire quelques escales; un heureux hasard me fait rencontrer au départ, à la gare P. L. M., mon vieil ami Maurice Pinoteau avec qui je roule jusqu'à la capitale de la Bourgogne, heureux de revoir encore une fois, à Dijon, les églises Sainte-Bénigne, Saint-Michel et Notre-Dame, sans oublier l'ancien palais des ducs de Bourgogne, avec le musée orné des magnifiques tombeaux de Philippe le Hardi, de Jean sans

Peur et de Marguerite de Bavière, qui font toujours songer à la puissance de la Maison de Bourgogne aux XIV^e et XV^e siècles.

Je quittais Dijon en songeant aussi à notre excursion de mai 1914 et à la très amicale réception de notre ami le vicomte d'Avout, un de nos plus anciens confrères à qui nous devions, hélas ! serrer les mains pour la dernière fois, à cette époque.

Après Dijon, il faut toujours regarder au passage les fameux vignobles de Chambertin du Clos Vougeot, de Romanée, de Nuits, pour faire un arrêt à Beaune, et admirer encore le curieux hôpital du Saint-Esprit, que fonda, en 1453, le chancelier de Bourgogne Nicolas Rodin ; je ne puis malheureusement plus y saluer la très distinguée supérieure, sœur Jardot, à qui nous avons remis une médaille d'or, lors de notre visite de 1914 ; elle y est décédée l'année dernière, chargée d'ans et d'honneurs.

De Beaune, je devais arrêter à Villefranche-sur-Saône et aller faire aux environs, à Lacenas, une visite à une nièce, veuve de guerre avec deux enfants, victime de l'occupation allemande aux environs de Saint-Quentin, et réfugiée depuis lors dans le Beaujolais.

Mon dernier arrêt avant le Congrès fut à Lyon, où, après la visite de Saint-Jean et de Saint-Nizier, je n'ai pas omis de faire l'ascension de Fourvières, dont l'horizon est toujours chargé de brume ; j'ai eu assez de temps pour y aller voir un de nos plus anciens inspecteurs divisionnaires, M. Lucien Bégule, puis le général de

la Maisonneuve, colonel du 1^{er} chasseurs à cheval en 1914, et qui avait cantonné au Bois-de-Lihus avec son régiment pendant les mois terriblement critiques de juin, juillet et août 1918, à quelques kilomètres du front seulement, douloureuse époque qu'on ne saurait oublier, attristée en plus pour moi par la cruelle perte d'un gendre plein d'avenir, mort au champ d'honneur, à la tête de son bataillon, laissant après lui sept jeunes enfants.

Mais je n'avais pas le loisir de séjourner plus longtemps à Lyon, car je tenais à arriver à Valence la veille du Congrès pour jeter, avec le trésorier Banchereau, un dernier coup d'œil sur les préparatifs de la séance d'inauguration et les détails de l'organisation des excursions.

Selon le protocole ordinaire, la séance d'ouverture eut lieu en présence des principales autorités de la ville, civiles et ecclésiastiques; notons au hasard, sur l'estrade, la présence de M. Vatrln, préfet, de Mgr Paget, évêque de Valence, du premier adjoint remplaçant le maire.

La séance très nombreuse, au foyer du Théâtre, était présidée par le commandant Espérandieu, membre de l'Institut, délégué au Congrès par M. le Ministre de l'Instruction publique, accompagné du vénérable Mgr Bellet et du très érudit chanoine Ulysse Chevalier, du grand collectionneur de Montélimar, M. Vallentin du Cheylard, et de l'archiviste de la Drôme, M. de Font-Réaulx; séance fort longue, du reste, et abondamment remplie par les souhaits de bienvenue de M. l'Adjoint, les discours de

Mgr. Bellet, de M. Saintenoy, délégué du Gouvernement belge, du commandant Espérandieu et de M. Lefèvre-Pontalis; je m'en voudrais de les résumer même sommairement, puisqu'ils paraîtront dans le volume du Congrès.

La sortie du théâtre fut naturellement gaie et bruyante, il fallait renouer connaissance avec les vieux amis de France et de l'étranger, nous avions 5 confrères de Belgique, mais surtout 3 d'Angleterre avec qui il était opportun de faire des efforts utiles pour resserrer l'entente cordiale; il fallait aussi faire les vérifications de cantonnement, et je dois reconnaître qu'à Valence surtout, le logement fut plutôt sommaire pour un grand nombre, mais l'amitié aidant, et la bonne humeur aussi, la vie y fut encore supportable pour tous.

Sans perdre de temps, on voit les curieuses maisons des Têtes et Dupré-Latour avant le déjeuner; l'après-midi fut longuement occupée à la visite de l'église romane de Champagne Saint-Désirat, cependant que quelques gourmets archéologues s'inquiétaient de goûter au célèbre vin mousseux de Saint-Péray.

Le jeudi 31 fut occupé tout entier par la visite de l'antique cité de Vienne, en Isère; il faudrait plusieurs jours pour en admirer les curieux monuments romains et les églises; nous avons pour guide des plus avisés notre distingué confrère et ami, M. Formigé, inspecteur général des Monuments historiques, qui, avec une bienveillance sans pareille, comme M. Faure, l'archiviste, nous expliqua le temple d'Au-

guste et de Livie, le présumé Forum; l'Obélisque, la cathédrale Saint-Maurice, où nous étions reçus par l'évêque de Grenoble, Mgr Caillot, puis l'église Saint-Pierre et son musée lapidaire; je dois noter au passage que la belle pyramide de l'Aiguille avait dû avoir une influence sur les congressistes qui firent largement honneur au déjeuner organisé au restaurant voisin de l'Obélisque, tout à fait couleur locale, le dit déjeuner agrémenté de quelques bouteilles du célèbre vignoble Côte Rôtie, offertes d'une façon discrète par l'érudite et aimable archiviste, M. Maurice Faure; je ne saurais passer sous silence les toasts de MM. Lefèvre-Pontalis, Saintenoy et Paget, ni la photographie du groupe du Congrès sur le parvis de la Cathédrale.

Le vendredi 1^{er} juin fut une journée des plus intéressantes; le premier arrêt était à Romans, ville jadis rendue célèbre par le fameux discours de Gambetta, mais la collégiale de Saint-Barnave, ses détails de construction et ses tapisseries, les vieilles maisons, attiraient bien davantage notre attention, sans oublier le marché aux légumes qui nous faisait voir les différents types du pays, sur les bords de l'Isère; après un copieux déjeuner à l'hôtel de France, nous escaladions, par un chemin de fer vicinal, la colline de Saint-Antoine, justement célèbre par son église abbatiale des Antonins, qui passait pour conserver le corps de l'illustre ermite du Moyen-Age et devint ainsi un pèlerinage célèbre; de la façade du x^v^e siècle aux voussures,

d'ailleurs finement sculptées, on a un joli point de vue sur les Alpes.

A la séance du soir, à Valence, M. de Font-Réaulx nous a montré des projections des monuments du Die, M. Lefèvre-Pontalis les chapiteaux de la Cathédrale de Vienne, M. Boinet nous a entretenus d'un manuscrit de la vie de saint Antoine, conservé à la bibliothèque de Florence, et le commandant Lefebvre des Noettes a fait une dissertation très documentée sur un bas-relief du musée Calvet, à Avignon, à propos des ferrures à clous qui datent non pas de l'antiquité, mais du Moyen-Age.

La matinée du samedi 2 juin a été consacrée à la visite du musée, avec explications du commandant Espérandieu et de M. Lefèvre-Pontalis, puis de la Cathédrale et d'un curieux monument du xvii^e siècle, dénommé le Pendentif, expliqué par M. de Font-Réaulx ; mais, après le déjeuner, il fallait opérer le déménagement pour Montélimar et s'y installer pour la seconde partie du Congrès.

Le Bureau de la Société avait mis à l'étude précédemment ce voyage par le Rhône, de Montélimar au Teil, mais il n'avait pas pu aboutir à cause des grosses prétentions de la Compagnie de Navigation, fort heureusement peut-être, car les dieux de l'Archéologie veillaient sans doute sur nous pour faire avorter ce projet ; en effet, le grand bateau de plaisance dénommé « La Ville de Lyon », qui nous était destiné, en remontant le Rhône d'Avignon à Lyon, venait littéralement, la veille, de se couper en deux sur une arche du pont

au Teil; nous avons pu le contempler tristement, l'arrière plongé dans le fleuve, l'avant dressé perpendiculairement hors de l'eau; qui sait si nous n'étions pas tous destinés à faire le formidable plongeon, fin glorieuse peut-être pour les congressistes, mais, du moins, non prévue dans notre programme!

Dès l'installation terminée dans les divers hôtels de Montélimar, nous parcourons rapidement la ville, émaillée partout de nombreux fabricants de nougats, pour nous rendre à l'invitation de notre collègue M. Vallentin du Cheylard qui nous exhibe, avec son entrain méridional, ses innombrables collections de tous genres: médailles, parchemins, autographes, sculptures en pierre, en bois; il y en a partout, dans le jardin, dans la maison, dans l'escalier, toute la maison en est encombrée, ce qui n'empêche pas notre aimable inspecteur de nous offrir à quelques-uns un très succulent dîner, empreint de la plus grande cordialité.

Le dimanche, nous donnons toujours congé aux congressistes qui s'égrènent dans diverses directions, à Vaison, à Orange, à Avignon et même à Arles; une bande de vingt confrères veulent bien m'accompagner pour accomplir une vaste tournée en autocar dans la vallée de l'Ardèche; en traversant le Rhône sur le pont du Teil, en contemplant encore l'infortuné bateau naufragé, puis nous filons sur Villeneuve-de-Berg, saluons de loin Aubenas, visitons en courant le petit village de Vogué, berceau de l'illustre famille de ce nom; il ne

reste, du château, que quelques tours bien démantelées; nous continuons à remonter le cours de l'Ardèche et poussons jusqu'à l'entrée du fameux bois de Païolive, dénommé ainsi on ne sait pourquoi, car ce n'est pas un bois, mais un labyrinthe chaotique d'énormes rochers, à l'aspect sauvage, et disséminés dans tous les sens d'une façon parfois fantastique; le temps nous manque pour le parcourir en détail; il nous faut revenir à Ruoms; heureusement, un déjeuner réconfortant nous attend à l'hôtel Théodore, car les monts du Vivarais ont aiguisé nos appétits; la petite ville a une église romane et conserve encore des restes de remparts intéressants; mais nous avons hâte de voir les fameuses gorges de l'Ardèche, non sans un court arrêt à Vallon, où nous pouvons admirer à l'Hôtel de Ville d'anciennes tapisseries des Gobelins; puis nous cotoyons la rivière, puisque nous n'avons pas le temps de la descendre en bateau, mais la route latérale a reçu les éboulements de la falaise voisine, il nous faut gagner à pied le pont d'Arc, arcade naturelle creusée par les eaux de 60 mètres d'ouverture environ et de même hauteur au-dessus de la rivière; le soleil est ardent, et pourtant nous y croisons notre infatigable président, toujours chargé de son énorme appareil photographique, qui fait, avec un de nos amis, une laborieuse randonnée dans la région; il nous faut revenir prendre la car, après avoir contemplé le val resserré de l'Ardèche très pittoresque, mais cependant moins grandiose que les gorges du

Tarn; l'aspect en est d'ailleurs tout différent; nous revenons par Saint-Remèze, puis descendons la vallée du Rhône par des lacets interminables et impressionnants jusqu'à Bourg-Saint-Andéol, pour reprendre à Pierrelatte la célèbre route nationale de Paris à Antibes; et revenir dîner à Montélimar, après une longue journée que mes compagnons de route ne paraissent pas regretter.

Le lundi 4 juin, nous prenions le train le matin jusqu'à la gare de Pierrelatte, où nous attendaient les cars de la maison Prosper Aubert, d'Avignon, qui devaient nous véhiculer pendant quatre jours sans le moindre accroc du reste; nous faisons notre premier arrêt à Bourg-Saint-Andéol, relié à Pierrelatte par un énorme pont suspendu; c'est un bourg très bien situé sur les bords du fleuve; nous sommes reçus à l'Hôtel de Ville par M. Labrély, archiviste municipal, et par la Municipalité qui nous offre un Saint-Péray d'honneur; puis nous visitons l'église du XII^e siècle qui renferme le tombeau de saint Andéol, l'église Saint-Polycarpe et plusieurs anciennes maisons.

Le déjeuner nous attendait à l'hôtel du Luxembourg, sous des tonnelles délicieusement fleuries; mais le ciel, déjà douteux depuis le matin, nous abreuve soudainement d'une abondante cataracte; la maîtresse d'hôtel offre rapidement à chaque dame une serviette destinée à leur servir de parapluie en manière de turban; nous pouvons alors continuer à déguster à l'intérieur les mets excellents, arrosés cette fois d'un cru de Châteauneuf du Pape, offert par un négociant de l'endroit.

Mais le temps est rasséréiné; il nous faut remonter en car pour arriver à la ville épiscopale de Viviers; nous ne pouvons qu'y saluer la mémoire de l'évêque, Mgr Bonnet, récemment décédé; notre trésorier, M. Banchereau, nous fait escalader la colline, au sommet de laquelle il nous décrit la cathédrale du XII^e à nef unique, et M. Réau les tapisseries des Gobelins du XVIII^e siècle; après avoir vu la chapelle de Saint-Michel et la maison des Chevaliers, nous nous dirigeons sur Mélas, avec une église romane agrémentée d'un baptistère octogone qui donne lieu à d'intéressantes dissertations; c'est la dernière station de la journée, mais nous devons assister le soir, encore à l'Hôtel de Ville de Montélimar, à l'assemblée générale de la Société et y entendre formuler un grand nombre de vœux qui devront rester stériles, comme beaucoup de ceux qui les ont précédés.

Le mardi 5, dès l'aube, les cars nous transportaient à quelques kilomètres seulement, à Saint-Marcel-lès-Sauzet, connu par son église du XII^e, pour revenir aussitôt à Montélimar visiter l'ancien château transformé en prison, où, fort heureusement, aucun des nôtres n'a été oublié dans les cachots.

L'après-midi était consacrée à Cruas, fièrement campé sur la rive droite du Rhône; dans le bas, se trouve une église romane avec des cryptes très intéressantes des XII^e et XIII^e siècles, et des mosaïques dans l'abside commentée par l'abbé Walter; sur la hauteur, se trouvent les res-

tes très considérables d'un château fort ; cette visite me rappelait la fin d'une laborieuse randonnée avec M. Heuzé, après le Congrès d'Avignon, en 1909, commencée par Volx, Ganagobie, Veynes et Cruas, pour se terminer à Valence. De Cruas, le Congrès terminait l'excursion au château de Rochemaure, perché au-dessus du Rhône comme un nid d'aigle, et qui peut faire supposer la puissance de ses possesseurs ; avec quelques confrères, nous le comparions comme moyen de défense du Vivarais, au colossal donjon de Coucy que les Allemands, dans leur haine sauvage, ont eu tant de peine à faire sauter au cours de la guerre, lamentable spécimen de nos dévastations dans le nord de la France.

Pour nous reposer des fatigues de la journée, il nous fallait aller passer la soirée au Cinéma Palace, où la Municipalité nous recevait, entendre la proclamation du palmarès, toujours abondamment fourni, puis une conférence avec projections, de notre président, sur la cathédrale de Reims.

Le mercredi 6, à 7 heures, nous prenions les autos pour nous diriger sur la Garde-Adhémar, joliment située sur une colline très escarpée ; l'église romane a deux absides, l'une à l'est, l'autre à l'ouest ; nous avons vu cette particularité précédemment à Nevers et à Cologne ; on y remarque aussi un clocher octogone ; à une certaine distance du bourg, on va visiter les ruines de l'église du Val-des-Nymphes, qui paraît rappeler les origines du

paganisme ; nous pénétrons ensuite en Vaucluse, dans le canton de Valréas, enclavé dans la Drôme ; les hôteliers de Valréas n'ayant voulu mettre aucun empressement à nous recevoir, nous avons pris la précaution d'emporter des vivres, et nous avons pu ainsi faire un déjeuner champêtre charmant, dans un pré entouré de rochers, dénommé Pré-Vauria ; mais il nous fallait néanmoins visiter, à Valréas, l'église du XII^e, une chapelle de la Confrérie des Pénitents Blancs, les restes d'une église et d'un château du XIV^e siècle.

De Valréas, nous n'avions pas de temps à perdre pour aller à Grignan ; d'abord, le maire, M. Crozat, nous recevait dans son parc et nous offrait aimablement le café pour compléter le déjeuner agreste de Valréas ; le château de Grignan, très ruiné, a été acheté, en 1912, par Mme Fontaine, qui l'a fait restaurer d'une façon remarquable par M. Julien, architecte à l'Isle-sur-Sergure ; énorme de dimensions, il paraît pouvoir être daté du milieu du XVI^e siècle ; on y montre la chambre mortuaire de la célèbre marquise de Sévigné et, après elle, nous contemplons avec une réelle émotion le magnifique paysage dont on jouit du haut de la terrasse de cette princière demeure, que nous décrit sur place M. de Font-Réaulx ; nous visitons ensuite la petite église de Saint-Vincent, au cimetière, et, avec M. Marcel Aubert, les tapisseries d'Aubusson au doyenné ; nous quittons à regret Grignan, plein des souvenirs de Mme de Sévigné, pour regagner Montélimar.

Le jeudi 7 juin était la dernière journée du Congrès, mais non la moins intéressante; nous la commençons par la visite de la chapelle Barbara du XII^e siècle, servant actuellement de grange et tombant en ruine chaque jour; plus d'un collectionneur souhaiterait pouvoir la transporter chez lui; de là, nous allons à Donzère, voir une petite église du XII^e voisine d'un monument carré du IX^e siècle peut-être, qui devait renfermer le tombeau de saint Restitut et donne lieu à de longs commentaires; nous devons ensuite déjeuner à Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans une dépendance de l'hôtel de la Gare, où nous sommes servis très médiocrement, avec une désespérante lenteur, mais ce sont là les hasards de nos grandes manœuvres archéologiques annuelles, et nous nous en consolons grâce à l'aimable sympathie qui nous réunit ainsi pendant quelques jours.

Le temps presse cependant; la cathédrale de ce modeste chef-lieu de canton mérite une visite approfondie; le Grand Séminaire tout entier vient nous y rejoindre pour y écouter les explications détaillées de notre président, sur l'architecture provençale de ce beau monument du XII^e, sa décoration et sa frise; pour terminer le programme, nous montons jusqu'au château de Suze-la-Rousse, du XVI^e, avec les quatre façades de la cour décorées de riches sculptures de la Renaissance, comme les cheminées à l'intérieur.

C'est la dernière étape du 86^e Congrès de la S. F. A. Notre zélé président, toujours sur la brèche, nous y adresse ses adieux

en termes toujours très amicaux, remerciant tous ses collaborateurs les uns après les autres, et nous donne rendez-vous pour l'année prochaine, à Clermont-Ferrand, au milieu de l'intéressante et pittoresque province d'Auvergne.

Cependant, l'un des anciens de la Société croit devoir user du privilège peu enviable de l'âge pour adresser, au nom du Congrès tout entier, la vive expression de la gratitude de tous au dévoué président qui se dépense, pour la Société, sans compter, depuis plus de vingt ans, et l'engage à ménager ses forces pour l'avenir, dans son intérêt et aussi dans le nôtre; nous quittons nos cinq autocars à la gare de Bollène-la-Croisière, où a lieu la dislocation définitive; les uns repartent de suite sur Lyon et Paris, les autres rentrent à Montélimar.

Il serait difficile de nommer tous ceux qui ont apporté leur contribution à M. Lefèvre-Pontais pour la réussite du Congrès, MM. Deshoulières, Heuzé, Banchereau, Marcel Aubert, de Font-Réaulx, Maurice Faure, Formigé, Boinet, Réau, l'abbé Sautel, l'abbé Walter; mais, une fois de plus, nous nous plaisons à constater les aimables relations anciennes et nouvelles dues à nos amicales réunions annuelles; nous avons, d'ailleurs, été favorisés par une température idéale; bien qu'à la porte du Midi, le soleil nous avait généralement ménagé l'ardeur de ses rayons, et la pluie nous avait épargnés, à part le court orage de Bourg-Saint-Andéol qui nous avait douchés pendant le déjeuner, sans grand dommage du reste.

La dislocation officielle est donc prononcée, mais non définitive pour vingt d'entre nous, qui, sur la convocation de notre collègue Mareuse, osent entreprendre une excursion supplémentaire de cinq jours en Savoie : réunis à la gare de Valence dès le matin du vendredi 8 juin, nous montons dans les cars envoyés d'Aix-les-Bains à notre intention, nous saluons à nouveau au passage Romans, Saint-Marcellin, pour suivre toujours la vallée de l'Isère par Tullins jusqu'à Grenoble où, après un déjeuner réparateur au Grand-Hôtel, nous visitons rapidement le Palais de Justice, élégante construction du xvi^e siècle, Saint-André, la cathédrale et son curieux tabernacle du xv^e siècle, et surtout la crypte de Saint-Laurent, en forme de croix avec deux absides, qui donne lieu à une intéressante conférence de M. l'abbé Walter; mais le temps presse; il nous faut remonter la vallée du Graisivaudan jusqu'à Montmélian pour arriver en temps utile à Chambéry, d'où nous devons rayonner pendant quatre jours aux quatre points cardinaux, avec les deux cars dénommés les « Malles de France » qui nous ont donné toute satisfaction.

La plus grande partie de la journée du 9 juin a été consacrée à la visite de Chambéry, sous la conduite d'un cicerone aussi documenté qu'aimable, M. Gabriel Pérouse, le très distingué archiviste de la Savoie, qui nous a d'ailleurs dirigés dans nos excursions.

Nous avons commencé la visite de la vieille capitale du duché de Savoie par le

château des xiv^e et xvi^e siècles, où sont maintenant réunis les divers services de la Préfecture, puis la Sainte-Chapelle du xv^e, et ses vitraux, le portail de Saint-Dominique et la tour de la Trésorerie, en continuant par la visite des très nombreuses vieilles maisons de la basse-ville, et de la Cathédrale, beau vaisseau gothique des xv^e et xvi^e siècles; le Musée Savoisien, dans l'ancien couvent des Franciscains, renferme une collection locale d'antiquités fort importante; la journée se continue à l'ancien prieuré de Lémenc, avec une crypte, qui donne lieu à d'intéressantes dissertations de M. Pérouse et de M. l'abbé Walter, sur sa destination, baptistère ou non baptistère.

Pour terminer cette première journée, nous croyons devoir faire, sans enthousiasme du reste, le pèlerinage traditionnel des Charmettes, humble logis de campagne rendu célèbre par le séjour qu'y fit le philosophe Jean-Jacques, sur le compte duquel notre groupe conserve une sage réserve d'appréciation.

Il nous faut revenir à Chambéry, toujours à la place Octogone, le point perpétuel de ralliement, voisine de la bizarre fontaine des Eléphants, surmontée, on ne sait pourquoi, de la statue du général de Boigne, aussi célèbre ici que la famille de Maistre.

Le dimanche 10, nous abrégeons la matinée à Chambéry pour visiter, au passage au Bourget-du-Lac, l'église bien renommée, sa crypte, ses restes de jubé, et l'ancien prieuré clunisien transformé, à regret peut-

être, en habitation très modernisée, peut-être trop modernisée.

Une très courte distance nous séparait d'Aix-les-Bains, où nous attendait un excellent déjeuner — qui le croirait — à l'hôtel de la Cloche; après un coup d'œil à l'arc romain de Campanus et aux bains également romains, nous escaladons l'ancien château d'Aix, devenu l'Hôtel de Ville, puis le Musée, où nous saluons le gardien, glorieux mutilé de la guerre, un ancien du 7^e alpins, qui vit tomber à côté de lui, dans la Somme, en septembre 1914, son lieutenant, précisément un de mes proches parents de Compiègne.

Mais, les rayons du soleil aidant, la petite troupe s'égrèna dans le parc ombragé de la célèbre cité thermale, plusieurs même vont canoter sur le lac du Bourget, où nous nous retrouvons tous pour regagner Chambéry.

Le lundi 11 a été une longue et intéressante chevauchée; la première étape était pour Conflans, faubourg d'Albertville, ancienne ville déchue, perchée sur un rocher dominant le confluent de l'Isère et de l'Arly; M. Pérouse nous en explique d'abord l'histoire, puis nous conduit à travers toutes les petites ruelles garnies de maisons en ruines; pour un peu, on les croirait détruites par le vandalisme teuton; mais nous sommes en outre ravis du panorama que nous contemplons de la place de la Grande-Roche, à l'arrêt des deux vallées.

Albertville n'offre rien de particulier, et il fallait nous hâter pour escalader pénible-

ment, avec les cars, la colline qui porte le château de Miolans, au-dessus de Saint-Pierre-d'Albigny; la montée est rude, les chemins fort étroits pour les cars; nous arrivons néanmoins au pied de cet imposant château féodal, dont la Savoie est justement fière, nous visitons les tours, les souterrains, tout, en un mot, y rappelle les souvenirs d'une Bastille véritable.

Nous remontons ensuite, pendant de nombreux kilomètres, la jolie vallée de l'Arc, par la Chambre, pour arriver enfin à Saint-Jean-de-Maurienne, ville construite en gros blocs noirs de granit, d'un aspect sévère et triste; cette petite sous-préfecture de 3,000 âmes, siège d'un évêché, possède une vaste cathédrale que nous visitons sous la conduite d'un chanoine; nous y remarquons de très belles stalles sculptées et un certain nombre de mausolées en marbre qui gagneraient à être mieux soignés comme le reste de l'édifice; on ne saurait, du reste, exiger des montagnards de Savoie la propreté des Hollandais; mais nous avons au moins quatre-vingts kilomètres de retraite, aussi rentrons-nous dans nos pénates à la nuit close, après avoir bien employé les douze heures de l'excursion.

La dernière journée, mardi 12 juin, a commencé par la visite du curieux château de Montrottier, joliment situé dans les gorges du Fier, - actuellement propriété de l'Académie Florimontaine, dont un des conservateurs, M. Joseph Sérand, sera notre guide à travers ce beau manoir de la Renaissance transformé en musée d'armu-

res, de meubles, de tapisseries, de dentelles.

Nos organisateurs nous avaient réservé pour le dernier repas, un déjeuner des plus pittoresques, juste au-dessus des gorges du Fier, très bien aménagées, avec passerelle et rampe, que nous ne manquons pas de parcourir dès l'arrivée; nous quittons à regret ces pittoresques gorges du Fier pour aller rapidement visiter la coquette ville d'Annecy, assez pauvre en monuments; nous y visitons cependant la cathédrale du xv^e, l'église Saint-Maurice du xiv^e et le château datant du xiv^e, transformé en caserne; mais la promenade du Paquier et surtout le lac attirent notre admiration; à quelques-uns, nous avons même le temps d'y faire un tour en barque; on comprend facilement que, par son aimable situation, Annecy attire chaque été un grand nombre de visiteurs français et étrangers.

Mais, cette fois, a sonné l'heure de la séparation définitive; les uns partent sur Aix-les-Bains et Lyon, les autres sur Paris, la minorité reste, mais la très petite minorité; après de rapides effusions, les deux cars emmènent les partants à vive allure.

Ainsi se termina cette charmante excursion de Savoie, favorisée, comme le Congrès, par un temps idéal; l'idée première en revient sans conteste à notre ami Mareuse, qui en avait confié les détails d'organisation à la plus aimable compagne de voyage, Mlle Guilan, fille de son médecin et ami d'Aix, et qui, d'ailleurs, ne devait pas tarder à s'enrôler dans nos

rangs; au nom de nos vingt excursionnistes elle me permettra de lui adresser ici nos meilleurs remerciements, non moins qu'à l'érudit archiviste de Chambéry, M. Gabriel Pérouse, qui a été pour nous un guide absolument idéal.

Nous ne saurions oublier non plus de mentionner le concours particulièrement gracieux que nous avons trouvé auprès de M. Margot, directeur de la Compagnie P. L. M., avec les facilités de transport qu'il nous a accordées pour le Congrès et pour la Savoie, et qui a ainsi grandement contribué à la réussite de notre voyage.

Mais il était écrit qu'il resterait encore deux intrépides à Annecy, l'un jeune, et l'autre plein d'une verte vieillesse, et que le premier entraînerait encore pendant deux jours le second jusqu'à Chamonix, et même à la Mer de Glace; cette fois, du moins, j'ai pu contempler le célèbre Mont-Blanc autrement que par des télescopes à longue portée, et nous n'avons pu nous lasser, pendant une journée toute entière, d'admirer cette masse de neige imposante qui paraît, du haut de son sommet, défier les pauvres humains qui gravitent à ses pieds, comme de bien misérables mouches, et non comme d'immenses Perrichons au pied d'un tout petit Mont-Blanc, selon l'immortelle comédie du spirituel Eugénie Labiche.

A regret, il nous faut quitter Chamonix et prendre définitivement le chemin du retour : directement par Annecy, Aix-les-Bains, Culoz, Ambérieu et Lyon; là, mon

compagnon estime qu'il doit aller revoir en détail l'antique cité de Vienne, pendant qu'un rapide de la Compagnie P. L. M., à travers les ombres de la nuit, me ramène sain et sauf sur les bords de la Seine, et me permettait de récupérer mes pénates aux premières heures de la matinée du lendemain.

Ainsi se termina cette intéressante odys-sée de trois semaines, comprenant un trente-cinquième Congrès pour un vétéran de la Société française d'Archéologie qui ne saurait oublier les aimables relations créées successivement depuis tant d'années au sein de cette grande et amicale Compagnie, cruellement éprouvée par la guerre, mais redevenue, depuis, plus florissant que jamais, grâce au directeur qui préside à ses destinées depuis plus de 23 années, avec un inlassable dévouement.

R. CHEVALLIER.